

main sur l'épaule de sa bru, et lui disait quelques mots pour lui rendre le courage et la force. Sa voix était forte et pleine, elle donnait un instant de tranquillité à la jeune femme plongée dans une angoisse mortelle. Mais à un certain moment l'aspect du champ de bataille devint si inquiétant, que l'inquiétude fut la plus forte. Les combattants se rapprochaient de minute en minute, et bientôt l'on vit qu'Etienne était réduit à la défensive.

— O ma mère, ils vont me le tuer.

— Etienne remportera la victoire avant la fin de ce jour.

L'assurance et la gravité avec lesquelles ces mots furent prononcés, arrêtèrent les larmes de la jeune femme. Et cependant le bruit de la mêlée devenait de plus en plus distinct ; le soir approchait.

Le soleil avait été brûlant, mais il semblait maintenant se précipiter vers l'horizon et les ombres s'allongeaient sur la plaine. Le crépuscule s'étendit et enveloppa toutes choses, si bien qu'on ne pouvait plus rien distinguer. Puis l'obscurité devint complète. Les deux femmes tendaient l'oreille, ayant soin de ne faire aucun mouvement, de peur que le froissement des étoffes ne dérobât le moindre des bruits lointains. Tout à coup on entendit le pas d'un cheval lancé au galop, et des coups violents furent frappés à la porte du burg.

— O ma mère, c'est Etienne, je le sais ; j'en suis sûre. Laisse-moi descendre, que je lui ouvre.

Mais d'un geste puissant, la vieille femme écarta la princesse et descendit avec lenteur.

— Qui frappe, demanda-t-elle de l'intérieur mais sans ouvrir.

— Etienne, ton fils.

— Mon fils ! qui es-tu, étranger, qui prétends entrer dans la demeure de mon glorieux fils ?

— Ma mère, ouvre-moi, c'est moi, ton fils. Je suis vaincu, les Turcs sont sur mes traces, mes blessures me brûlent.

— Ce ne peut être mon fils qui me parle là, c'est quelque inconnu. Mon fils ne revient

jamais que victorieux. Mon fils est loin d'ici, et repousse d'un bras puissant les ennemis de son pays. Mais toi, jeune étranger, qui veux me causer une douleur cruelle en te disant mon fils, apprends ceci : tu n'entreras pas ici, puisque tu ne sais pas vaincre, au moins cherche sur le champ de bataille une mort héroïque, alors je serai pour toi une mère, et j'ornerai ta tombe de fleurs.

La jeune princesse tomba à genoux et par ses supplications, ses larmes, essaya de flétrir la vieille femme, mais celle-ci d'un geste lui commanda le silence, et se mit à écouter.

Etienne avait un instant baissé la tête, sous le poids de la honte et de la douleur, mais bientôt il rejeta en arrière sa chevelure flottante souffla dans son cor, lança dans les ombres de la nuit des sons capables de ressusciter les morts, et de les entraîner à sa suite ; et aussitôt son armée en fuite se reforma et se resserra autour de lui en bon ordre. Avec la rapidité de l'ouragan, il redescendit la montagne, s'élança de nouveau parmi les ennemis qui joyeux de l'avoir vaincu, s'étaient débandés ; en peu de moments, il les eut dispersés.

La bataille se fit entendre de plus en plus lointaine ; le vent apportait aux deux femmes un cri de victoire qui leur faisait bondir le cœur dans la poitrine.

Et de nouveau Etienne porta le cor à ses lèvres, et souffla une joyeuse fanfare en se dirigeant vers le château, dont les créneaux se perdaient dans les hauteurs du ciel étoilé. Aussitôt on y vit courir de nombreuses lumières, qui voltigeaient de tous côtés, on y hâtais les préparatifs d'une brillante réception.

De nouveau retentit le long de la colline le galop d'un cheval, et Etienne apparut à la tête de ses guerriers devant la porte ouverte à deux battants. Dès qu'il aperçut sa mère, il mit pied à terre, et s'inclinant profondément devant elle, il lui dit.

— Ma mère, c'est à vous que je dois cette victoire.

Et pour la première fois les yeux de cette